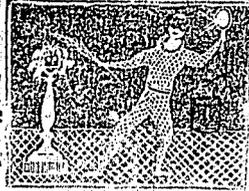


LE FANTASQUE,

No. 2 du 3e Mois.

Prix : Quatre Sous.



JOURNAL RÉDIGÉ PAR UN FLÂNEUR, IMPRIMÉ EN AMATEUR POUR CEUX QUI VOUDRONT L'ACHETER.

[Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut]

VOL. I.

QUEBEC, 1 NOVEMBRE 1837.

N° 13.

POÉSIE.

A MES AMIS DEVENUS MINISTRES. PAR BÉRANDER.

Non, mes amis, non, je ne veux rien être ;
Soyez ailleurs places, fairs et croix.
Non, pour les cours D'en ne m'a pas fait naître ;
Oiseau craintif, je fuis la glu des rois.
Que me fait-il ? maîtresse à fine taille,
Petit repas et joyeux entrelien.
De mon berceau près de bémir la paille
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Un sort brillant serait chose importune
Pour moi, rim-ur, qui vis de temps perdu ;
M'est-il tombé des miettes de fortune,
Tout bas je dis : Ce pain ne m'est pas dû.
Quel artican, pauvre, hélas ! quoi qu'il fasse
M'a, plus que moi, droit à ce peu de bien ?
Sans trop rougir fouillons dans ma besace.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Au ciel un jour une extase profonde
Vient me ravir et je regarde en bas ;
De là mon œil confond dans noire monde
Rois et sujets, généraux et soldats.
Un bruit m'arrive, est-ce un bruit de victoire ?
On crie un nom, je ne l'entends pas bien.
Grands dont là-bas, je vois ramper la gloire,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Sachez pourtant, pilotes du royaume,
Combien j'admire un homme de vertu,
Qui, regrettant son hôtel ou son chaume,
Monte au vaisseau par tous les vents battu.
De loin ma voix lui crie : Heureux voyage !
Priaud de cœur pour tout grand citoyen,
Mais au soleil je m'endors sur la plage ;
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Votre tombeau sera pompeux sans doute ;
J'aurai sous l'herbe une fosse à l'écart :
Un peuple en deuil vous fait cortège en route ;
Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.
En vain on court où votre éville tombe ;
Qu'importe alors votre gîte ou le mien ?
La différence est toujours une tombe.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

De ce palais souffrez donc que je sorte.
A vos grandeurs je devais un salut :
Amis, adieu ; j'ai derrière la porte
Laisné tantôt mes sabots et mon intb.
Sous ces lambris avec vous accourue,
La liberté s'offre à vous pour soufite.
Je vais chanter ses bienfaits dans la rue ;
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

MÉLANGES.

UN DUEL EN POLOGNE.

Quoique la Pologne soit courbée sous le sceptre des tzars, et que les lois sur le duel y soient extrêmement rigoureuses, le caractère belliqueux des Polonais l'emporte toujours sur des considérations d'un plus grand intérêt des quoi l'honneur est compromis. Les cachots, la misère, le bannissement dans les effrayantes solitudes du Kumschitka ne peuvent les faire manquer à ce qu'ils croient se devoir à eux-mêmes. Ils sont tête au malheur avec une constance héroïque. Pendant mon séjour à Varsovie, plusieurs circonstances m'apprirent à les bien juger ; sans les voir tout en beau, je suis au moins convaincu qu'ils valent infiniment mieux que leurs maîtres. Animés par le pur amour de la liberté, chérissant leur patrie et la voyant sous le joug, ce n'est assurément ni le courage d'esprit, ni l'impétuosité du cœur qui leur manquent pour la délivrer, mais des secours. En vain une constitution leur fut donnée, en 1814, par Alexandre, le droit de la force est le seul qu'on respecte. Contraint de ployer devant la volonté du grand-duc Constantin, le vice-roi Zucbouschek, n'a jamais été qu'un fantôme, une ombre de pouvoir ; enfin toute justice émane des Russes, il faut voir comment elle est administrée !

Les Polonais ennemis naturels des Russes, n'en souffrent donc la domination qu'avec une horreur mal cachée. Trop faibles, je veux dire trop peu nombreux pour s'en affranchir, ils tâchent au moins d'éviter avec eux les rapports de société, car de violentes querelles s'ensuivraient infailliblement, et les premiers n'auraient jamais gain de cause. Pourtant, malgré les calculs de leur prudence, il est arrivé quelquefois des événements tels que la modération n'a plus

été possible. Je vais en raconter un dont les résultats furent effrayants.

La chute de Bonaparte avait rendu à leurs foyers les militaires étrangers qui s'étaient attachés à sa fortune. Les Polonais furent licenciés d'abord ; on connaissait leur dévouement, leur enthousiasme pour celui qui les avait tant de fois conduits à la victoire : c'était une raison de les craindre, et d'ailleurs les traités spécifiaient leur nouvelle destination. Revenu depuis peu dans sa famille, un jeune officier des lanciers de l'ex-garde, encore souffrant de grave blessures, allait être dédommé des maux de la guerre par les faveurs de l'hyman : fiancé à l'une des plus belles personnes du pays, trouvant réunies dans sa per onné, toutes les qualités qui assurent le bonheur, il n'entrevoit qu'un avenir plein de charmes, quand une trame infernale vint le plonger dans les angoisses du plus violent désespoir. L'objet de son amour disparut, et rien ne put mettre sur ses traces, rien ne put faire imaginer ce qu'elle était devenue.

Trois mois s'écoulèrent en recherches inutiles. Les deux parents de la jeune fille finirent par supposer qu'elle s'était retirée dans un monastère éloigné. Inconsolables, mais plus tranquilles eux-mêmes, ils tâchaient de rendre l'espérance à celui qu'une telle perte accablait d'une douleur sans égale. Trop sûr d'être aimé de sa maîtresse pour la croire infidèle, connaissant assez les penchans de son cœur pour ne point adopter l'opinion qu'elle est préférée l'existence du cloître aux douceurs de l'union quo longtemps elle avait appelés de tous ses vœux, un affreux pressentiment lui disait sans cesse, à lui, qu'un infâme ravisseur la tenait en sa puissance. Aucun indice, pourtant, ne devait le faire soupçonner, mais il est une voix secrète par qui certains êtres ne sont jamais trompés. Le temps du carême arriva. Les 26

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut